

Jean-Charles Cordonnier
Pour le colloque de la Lysimaque
« Blanchot pas au-delà de Lacan ? » (des 16 et 17 mai 2020)
devenu « Blanchot, colloque sans parole ? » (les 11 et 25 mai)
(Nuit du 24 au 25 mai)

Lecture du texte de Fabrice Leroy.

D'abord je (me) rappelle ce principe de Maurice Blanchot : celui qu'on qualifie habituellement d'auteur (d'un texte) en est en vérité un acteur et le lecteur est l'auteur (*cf. Après-coup*).
C'est un principe de responsabilité : le lecteur est responsable de sa lecture.

Le hasard d'un tirage au sort me fait lire le texte de Fabrice Leroy (dorénavant FL), celui qui m'est le plus proche géographiquement (nous sommes tous les deux lillois) mais que je ne connais pas (seul le nom).

Mon option de lecture ? Privilégier le commentaire de ce que je lis ou y chercher de quoi poursuivre sur ma problématique initiale (*il n'y a pas de communauté psychanalytique* devenue *il n'y a pas de communauté psychanalytique ; il y a une communauté d'analyse*) ?

FL contextualise pour commencer son texte (nos textes) : la crise sanitaire, le confinement. Ceci est à mettre en face d'un Blanchot penseur (ou pensée) du dehors (*cf. Michel Foucault*).
Blanchot a l'image d'un confiné et il est acteur d'une pensée du dehors. C'est-à-dire qu'il disparaît derrière son écrit, qu'il se dissout dans son acte d'écriture, ceci pour ne réapparaître qu'entre les lignes de son écrit par la lecture de l'auteur/lecteur. Mais pas n'importe quelle lecture ; FL reprend le propos de Lacan sur *lire* et/ou *lire la lettre* et dans le cas du lecteur de Blanchot opte pour la première option.

Je ne saurais trop dire l'importance du futur antérieur telle que FL lui-même y insiste ; ceci aussi bien pour l'expérience de la lecture que pour l'expérience de la cure analytique. Dans les deux cas il s'agit de lire, dans les deux cas il s'agit par la lecture/parole de faire venir à l'existence un texte à lire, à déchiffrer, pour s'en soutenir. C'est la dimension mœbienne de la chose, sa logique récursive mettant en jeu un double après-coup progressif et rétrogressif concomitamment (*cf. René Lew*).

D'une « Une attente sans objet ? » à « une écriture sans sujet » (sans point d'interrogation cette fois). Ceci en référence à *L'attente l'oubli*.

Spontanément je dis non (même si j'en comprends la cohérence). « L'attente l'oubli » comme énoncé m'amène à dire que l'oubli est l'objet de l'attente.

Si l'attente est un moment possible d'un *Wunsch* elle ne saurait être sans objet (sauf à ne pas savoir y faire avec le désir comme dans la dépression par exemple).

(Je rappelle que le sujet n'est pas un individu ; c'est un effet entre deux personnes qui (se) parlent.)

Sans objet donc sans sujet ; sans sujet donc sans échange(s) ; sans échange donc sans altérité.

La question de l'attente venant souligner l'impossibilité du rapport sexuel, soit l'unité de l'objet et du sujet (bien que les deux s'interpénètrent).

L'attente pose la question de l'attirance (je m'appuie sur M. Foucault). Mais celle-ci amène à la rencontre du vide : aucun objet qui ne puisse être L'Objet (et pourtant pas sans objet ; jamais).

Une attente sans objet... qui ne soit celui du rapport sexuel.

Ici la communauté psychanalytique pourrait alors prendre le relais pour poursuivre le malentendu. Ce qu'il ne faut pas. Il faut connaître la joie de la solitude...

« Fais en sorte que je puisse te parler ». FL extrait cette phrase de Blanchot *L'attente l'oubli*. C'est là que peut se faire une rencontre avec un analyste (la communauté d'analyse) ; lequel des deux (entre l'analyste et l'analysant) doit faire « en sorte que je puisse te parler » ? Les deux ; pour que *je* puisse s'échanger (l'analyste n'étant pas qu'un bloc de silence).

L'attente, bien qu'elle ne puisse être sans objet (de mon point de vue), ne saurait définir à l'avance l'objet en question. C'est là qu'il faut placer l'objet a de Lacan ; mettre en l'autre quelque chose qui le fait advenir à une dimension où il a ce que je demande, ce que je désire. L'analyste doit se garder de comprendre, se garder de démontrer son savoir de l'inconscient, se garder de forcer le dire.

Silence.

Je retrouve la distinction que j'avais moi-même souligné entre l'oubli du dit et l'oubli du dire (qui, lui, est de structure : *qu'on dise* etc...). Me revient à l'esprit cette formule de Frédéric Dahan : une éthique de l'oubli. Je cite FL : « un dire oublié porteur d'une vérité mi-dite. »

Puis vient cette citation de Lacan extraite du séminaire *L'éthique...* où il est question de l'*Hilfflosigkeit* quant à la fin de l'analyse dans le devenir-analyste ; cette détresse, moment du devenir-analyste où il n'y a rien à attendre de personne. Je refuse pourtant de parler d'une attente sans objet ; la fin de l'analyse (pour le devenir-analyste) c'est la chute de l'analyste comme objet a pour se proposer soi-même comme objet a (qui chutera) à d'autres. Chaque fin d'analyse reconduit pour l'analyste son désêtre. De la détresse au désêtre.

À nouveau ici la communauté psychanalytique vient prendre le relais pour celui qui ne supporte pas la solitude de son acte, le vide qui en est le cœur, l'horreur joyeuse qui en est le secret.

Non pas une attente sans objet mais — je cite l'hypothèse de FL — une attente d'un « sans objet » ; qui renvoie aussi bien à l'amour qu'à la cure (*ça n'est pas ça*).

Aussi bien le passage d'une attente subie à une attente active, s'attendre à (FL s'appuie sur les termes allemands et ce qu'en fait Lacan depuis Freud). *S'attendre à* mais de telle sorte que rien ne puisse jamais prétendre saturer le vide. La sublimation pointe le bout de son nez ; elle qui élève l'objet à la dignité de la Chose...

Il y a un rapport intime entre sublimation et horreur.

L'acte analytique, où l'analyste est sans attente (neutre) mais pas sans savoir que le devenir-déchet est son destin (et il faut faire face à son destin pour le déjouer !), s'il est pris en horreur peut conduire à la communauté psychanalytique. Quand la communauté d'analyse, dans l'horreur de l'objet « sans objet » élève ça à une dimension sublime...

Je crois que nous tombons finalement d'accord (même si ça n'est pas le but) dans ce renversement : l'objet de l'attente, l'objet de l'oubli.

« Non pas une attente sans objet, mais pas non plus l'attente d'un objet. » (FL)

L'objet n'ayant pas tant vocation à l'évidement qu'à souligner le vide dont il soutient pour exister sans jamais le saturer.

PS : F. Dahan évoque la possibilité d'une publication des textes et des lectures.

Pourquoi ? (Je n'en vois guère l'intérêt pour ce que j'ai écrit et mon commentaire.)

Publier. Oublier. P'oublier.

Publier est la condition pour les oublier...

N'ai-je écrit cela que pour (pouvoir) l'oublier ?

Je cite à nouveau ce propos de Lacan : les écrits passent, les paroles restent.